III

VIRGILE ET LES ABORIGÈNES

par Dominique BRIQUEL
Professeur à l'Université de Dijon

SOMMAIRE. — *Dans l'***Énéide Virgile** *offre une description courte, mais précise de la* **préhistoire du Latium**. *Sa présentation des peuples qui y auraient vécu avant l'arrivée d'Énée diffère sensiblement de celle courante chez les* **historiens** *ou* **antiquaires**, *tels que* **Varron** *ou* **Denys d'Halicarnasse**. *Il emploie le concept de* **Sicanes**, *non de* **Sicules**, *et en fait des immigrés, non des indigènes. A l'inverse, les* **Aborigènes** — *qu'il ne nomme pas, pour des raisons métriques, mais qu'il connaît parfaitement — sont chez lui des indigènes, et non des immigrés comme chez Varron, Denys, et déjà* **Caton**. *Cette nouvelle conception des temps primitifs du Latium semble avoir été élaborée à l'époque d'***Auguste**, *et témoigner de l'effort de renouvellement développé dans le* **cercle de Mécène**.

EPITOME. — *Vergilius in Aeneide quales gentes in Latio ante aduentum Troiani herois uixerint breviter, sed accurate describit. Eius autem descriptio ab ea quae in historiis uel antiquitatum libris contineri solet ualde differt. Nam nullo modo Siculos, ut Varro uel Dionysius Halicarnensis, sed Sicanos nominat eosque aduenas in prouinciam esse putat, non indigenas. Aborigines contra — quos, metri causa, numquam nominat, sed optime cognouisse apparet — in carmine indigenae sunt, non aduenae : id quoque a Varrone, Dionysio, Catone etiam differt. Talis noua opinio de antiquioribus incolis in Latio Augusti principis temporibus, in circulo Maecenatis familiaris eius nata esse uidetur.*

Claudel a dit de Virgile « C'est le plus grand génie que l'humanité ait produit, inspiré d'un souffle vraiment divin, le prophète de Rome ». On ne suivra peut-être pas l'écrivain français sur le point précis de la prépondérance absolue qu'il attribue ici au poète de Mantoue dans la littérature de tous les temps et de tous les peuples. Mais l'aspect hyperbolique de cet éloge n'en traduit pas moins parfaitement l'image qui est celle de Virgile encore maintenant — et sa célébrité manifeste, y compris auprès de personnes qui ne l'ont sans doute guère lu. Après tout, les pages roses du petit dictionnaire Larousse fournissent 27 locutions empruntées à Virgile, lui attribuant ainsi une place de tout premier plan — qu'il partage il est vrai avec Horace, gratifié de 28 citations. Au sein de la littérature latine, Juvénal, qui vient ensuite, n'est cité que 6 fois, Ovide, 5 fois, Térence et même Cicéron, 3 fois, Tacite et Phèdre, 2 fois, tandis que Caton, Plaute, Perse, Stace, Lucain, Lucrèce n'ont droit qu'à une unique référence. Virgile fait encore indubitablement partie de notre bagage culturel.

Mais il en fait partie à titre de poète — et la formule de Claudel traduit bien ce type de perception de l'auteur et de son œuvre. Or ce n'est pas exactement de cette façon qu'il était perçu dans l'Antiquité. Certes il était

évidemment tout aussi célèbre, l'existence de la pratique divinatoire par les *sortes Virgilianae* suffirait à l'attester : il était par là mis en parallèle avec l'Évangile lui-même, puisque les Chrétiens de la fin de l'Empire usaient pour leur part des *sortes Evangelicae*[1]. Il apparaissait comme le maître de toute connaissance, *disciplinarum omnium peritissimus* pour reprendre la formule que Macrobe lui applique dans le *Songe de Scipion*[2]. Bref on attendait du *uates* les révélations d'un savoir sans faille plus que des émotions proprement esthétiques, jusque dans des domaines qui, à nos yeux, relèvent de la pure érudition et seraient plutôt opposés à l'idée que nous serions tentés de nous faire de la poésie. C'est ainsi que Macrobe le félicite d'avoir tranché le débat sur un détail d'équipement militaire dans une controverse où étaient engagés Euripide et Aristote[3].

Nous ne sommes plus habitués à lire Virgile de cette manière, et il ne nous viendrait guère à l'idée d'aller chercher des informations dans un poème comme l'*Énéide* sur des points d'érudition ou d'histoire pour lesquels nous disposons de sources qui nous paraissent *a priori*, de par leur nature, davantage dignes de créance. Et si d'aventure Virgile nous apparaît en opposition avec des auteurs réputés plus sérieux pour ce genre de questions, par exemple de véritables historiens, nous serions portés à ne voir là qu'imagination de poète — sans nous attarder davantage, et surtout sans juger de ce que nous trouvons chez Virgile comme nous le ferions de ce que nous lisons chez Tite-Live ou Denys d'Halicarnasse.

Mais une telle attitude est-elle justifiée? Les esprits de l'Antiquité tardive n'avaient-ils pas au contraire raison quand ils faisaient grand cas de l'érudition dont Virgile savait faire preuve dans son œuvre? Il n'est bien sûr pas question pour nous d'ouvrir un tel débat dans toute son ampleur. Ce que nous voudrions ici, c'est simplement ouvrir des pistes dans le sens d'une telle recherche — ou du moins essayer de le faire — en abordant un point particulier, celui de la présentation des plus anciens temps du Latium dans l'*Énéide*, et en particulier dans le passage du chant VIII qui en décrit la succession des premiers habitants (spécialement aux v. 314-329). Il suffit de consulter les notices consacrées encore tout récemment dans l'*Enciclopedia Virgiliana* aux noms de peuples évoqués — ou suggérés — dans ce passage pour constater que la présentation virgilienne n'est pas considérée comme redevable d'une étude historique, ou historiographique, du genre de celle que paraissent mériter les informations que l'on trouve dans les *Antiquités romaines* de Denys d'Halicarnasse[4]. Or une telle attitude nous semble masquer un aspect de la personnalité du poète — et nous ferions nôtre pour le décrire ici plutôt cette autre formule de Macrobe, qui le

1. Voir respectivement *Hist. Aug., Hadr.*, 2, 8, *Alex. Sev.*, 4, 6, et Aug., *Ep.*, 55, 37 (cf. *Conf.*, 8, 12 (29)). Sur la réception de Virgile à cette époque, P. COURCELLE, *Lecteurs païens et lecteurs chrétiens de l'Énéide*, Paris, 1984.

2. Voir I, 15, 12.

3. Voir la discussion en *S.*, 5, 18, 13-21, à propos de l'accoutrement des guerriers herniques décrits dans *Aen.*, VII, 684-690; voir notre ouvrage *Les Pélasges en Italie*, Rome, 1984, p. 525-540.

4. On verra que nos conceptions sur les Sicanes, Sabins, Sacranes et même Aborigènes, ainsi que sur la question globale du rapport avec Varron sont sensiblement différentes de celles présentées dans les articles correspondants de cet ouvrage.

dépeint d'une manière plus humaine que celle du *Songe de Scipion* que nous avons citée : *uir tam anxie doctus*[5].

* * *

Déjà, dans ce passage du chant VIII, Virgile s'attache à la plus lointaine histoire du Latium et de ses habitants. Il évoque ceux qui, les premiers et avant la période que prend en considération le poème, auraient peuplé la région. Mais cela mérite d'être relevé. Un tel intérêt n'est pas en effet si répandu. Car la légende troyenne a joué pour les Romains un rôle de récit des origines, de mythe fondateur. L'*Énéide* elle-même en est le témoignage le plus éclatant. Mais il en va de même qu'en ce qui concerne la référence à « nos ancêtres les Gaulois » de notre historiographie scolaire de la fin du XIX[e] siècle : cette référence prestigieuse au monde des héros chanté par Homère, qui a nourri la littérature grecque avant d'inspirer les Latins, dispensait d'avoir à chercher plus haut dans le temps. Le reste devait apparaître comme une préhistoire, nébuleuse et lointaine, qui n'était susceptible d'intéresser que les seuls spécialistes — les antiquaires.

Bien sûr on rencontrait dans cette tradition sur Énée — du moins dans sa forme non-virgilienne[6] — la notion d'Aborigènes. Ils représentaient le substrat originel du Latium, l'élément avec lequel allait se fondre l'apport troyen, pour que, de la fusion des deux groupes, naquît le peuple latin, ainsi nommé d'après le dernier roi des Aborigènes, Latinus, celui qui avait accueilli Énée sur le sol italien et lui avait donné en mariage sa fille Lavinia[7]. Mais dans ce schéma les Aborigènes ne présentent d'intérêt que par rapport aux Troyens. Ce qui importe, c'est uniquement leur fusion avec eux, condition d'apparition des Latins. Ce qui est mis en relief, c'est finalement leur propre disparition.

Aussi la plupart des auteurs ne témoignent-ils guère d'intérêt pour eux. Ils ne cherchent pas à préciser qui ils sont, d'où ils viennent. La préhistoire latine n'est prise en compte que lorsqu'avec Énée elle touche à sa fin. Dans ces conditions, la plupart des auteurs ne traitent des Aborigènes que pour faire d'eux les interlocuteurs du héros troyen. Ils ne s'intéressent en fait qu'à Énée et à sa légende. On constate ainsi une désaffection pour les éventuelles données plus anciennes jusque chez un historien comme Tite-Live[8].

5. Voir *l. c.* à n. 3.

6. Pour la question difficile de la forme de la légende chez les autres poètes épiques, Naevius et Ennius, voir plus loin n. 51.

7. Cette présentation apparaît chez Callias, historien grec des environs de 300, *ap.* DH, I, 72, 5 = FGH, 564 F 5a, Salluste, *Cat.*, 6, Tite-Live, I, 1 ; également Str., V, 3, 2 (229), Juba et Charax, *ap.* St. Byz., *s. v.* Αβοριγῖνες = FGH, 275 F 9, 103 F 40, App., *ap.* Phot., Bibl., 57, 16 b 10, Zon., VII, 1 ; sur la référence à Caton dans Serv., *ad* Verg., *Aen.*, I, 6, voir G. D'ANNA, *Problemi di letteratura latina arcaica*, Rome, 1976, p. 117-119 : les vues de Caton sur les Aborigènes sont plus complexes comme le montre le fr. 6 PETER = DH, I, 11, 1 (et 13, 2) ; il en va de même pour Lycophron, *Al.*, 1253-1254 : sa notice romaine semble adjoindre à ce schéma de base une vision particulière de l'origine des Aborigènes, perceptible à travers le nom qui leur est donné de Βορειγόνοι (voir notre art. Denys témoin de traditions disparues : l'identification des Aborigènes aux Ligures, *M. É. F. R. A.*, 101, 1989, p. 97-111).

8. Voir Liv., I, 1. Mais le silence de Tite-Live n'est pas un fait isolé : les autres témoins de la tradi-

C'est pourquoi, le fait que Virgile, qui pourtant faisait de la légende troyenne le sujet de son épopée, n'en soit pas resté prisonnier, et témoigne au contraire de l'intérêt pour ce qui se trouvait en amont de son sujet, est un trait à lui seul remarquable.

* * *

Mais il ne sera sans doute pas inutile de rappeler d'abord quel est le cadre, on peut dire classique, de la préhistoire du Latium telle qu'elle apparaît chez les auteurs qui nous en parlent : c'est-à-dire principalement à travers les *Antiquités romaines* de Denys d'Halicarnasse, ouvrage par lequel nous pouvons aussi nous faire une idée de la manière dont Varron — principalement dans ses *Antiquités humaines* — et Caton — dans ses *Origines* envisageaient la question.

A l'origine — ou du moins au plus haut qu'il est possible de remonter dans le temps — le Latium aurait été habité par une population autochtone, les Sicules [9]. Denys s'inscrit ici dans une vaste tradition qui affirme la présence de ce peuple dans le Latium ancien. On peut citer, allant dans le même sens, une affirmation générale de Pline l'Ancien [10]. Et la référence aux Sicules se retrouve fréquemment appliquée à des sites particuliers. Servius et son interpolateur parlent d'eux pour la zone côtière d'Ardée et de Lavinium [11]. L'interpolateur de Servius et Solin, se fondant sur l'historien du II[e] siècle Cassius Hemina, les évoquent pour Crustumerium, Aricie, Gabies [12]. Denys mentionne spécifiquement leur présence pour Antemnae, Tellenae, Ficulea, Caenina et Tibur [13]; dans ce dernier cas au moins on constate qu'un indice toponomastique appuyait l'affirmation : il existait à Tibur un « quartier sicule », aussi connu par Solin [14]. Les témoignages sont spécialement nombreux à propos de Rome : outre Denys lui-même, on peut citer Servius, son interpolateur, Festus [15] — qui significativement parle ici de *Septimontium*, donc emploie un terme renvoyant au stade préurbain de la Ville — et surtout l'historien syracusain Antiochos, qui vivait au V[e] siècle — en une présentation sur laquelle nous aurons à revenir [16].

tion que nous avons cités n. 7 ne donnent pas davantage de précisions sur l'origine ultime des Aborigènes. Il y a là une position générale de l'historiographie romaine, qui rend peu probable, à notre avis, l'hypothèse que Fabius Pictor ait exposé des vues particulières sur ce point (voir *infra*, n. 35).

9. DH, I, 9, 1; d'où Sync., 365.

10. Pl. III, 5 (9), 56; mais dans ce passage la place chronologique des Sicules n'est pas précisée.

11. Serv., *ad* Verg., *Aen.*, I, 2, I, 533, III, 500, VIII, 530; la présentation fait venir les Sicules de Sicile, dans les deux premiers cas sous la conduite d'un Italus.

12. Serv. auct., *ad* Verg., *Aen.*, VII, 631, II, 10; sur ces passages, voir notre article cité à n. 7; nous renvoyons à cet article pour l'attribution d'une origine sicilienne à ces Sicules, selon une orientation dont on retrouve la trace chez Fabius Pictor.

13. Voir DH, I, 16, 5; pour Caenina et Antemnae, aussi II, 35, 7.

14. Voir DH, I, 16, 5, et Sol., II, 8; il ne faut sans doute pas faire remonter à Caton cette affirmation, même si le Censeur est cité par Solin peu auparavant (comme le faisait H. PETER, *H. R. R.*, fr. 56). Voir notre ouvrage *L'origine lydienne des Étrusques*, Rome, 1991, p. 546-548.

15. Fest., 424 L; sur la mention des Ligures, dans ce passage et en Serv. auct., *ad* Verg., *Aen.*, XI, 317, voir notre art. cité à n. 7.

16. Voir Varr., *L. L.*, V, 101, DH, I, 73, 4.

Ainsi il existe toute une série de textes qui manifestent le souvenir de la présence en zone latine, dans des temps très anciens, de Sicules. Certes les Sicules sont connus surtout pour la Sicile et la partie voisine de l'Italie du Sud. Mais on croyait savoir qu'ils avaient été jadis présents également dans des secteurs plus septentrionaux de la péninsule : outre le pays latin, le Sud de l'Étrurie, l'*ager Faliscus*, le pays volsque, la Sabine, la façade adriatique [17]. Mais les Sicules ne seraient pas demeurés dans le Latium — ni d'ailleurs dans le reste de leurs établissements de la péninsule. Tel est du moins l'avis de Denys [18] qui raconte comment ils ont quitté cette région, pour aller s'établir en Sicile : ils s'y fixent dans la partie est, laissant la partie ouest aux Sicanes [19], mettant ainsi en place la division ethnique entre Sicanes et Sicules que les Grecs rencontreront lors de l'établissement de leurs colonies dans l'île.

Là encore Denys suit une tradition établie de longue date. Varron la réfère déjà aux *annales veteres nostri* [20]. Mais c'est une tradition grecque, et non romaine. Il faut la faire remonter à Antiochos qui racontait déjà que Sicélos, l'éponyme des Sicules que les Grecs connaissaient dans le Sud de l'Italie et en Sicile était venu dans cette région depuis Rome : Sicélos, exilé, s'y serait réfugié auprès du roi local Morgès [21]. L'historien syracusain traduisait ainsi la constatation qu'avaient dû faire les Grecs de l'existence, dans le Latium, d'une tradition locale se référant à ces Sicules qu'ils avaient rencontrés dans les secteurs plus directement touchés par leurs entreprises coloniales. Antiochos a de ce fait situé dans le Latium l'origine des Sicules, comme plus tard son compatriote Philistos (à une époque où les intérêts syracusains se seront élargis à l'Adriatique), la cherchera dans ce secteur [22].

Le départ des Sicules du Latium est expliqué chez Denys selon le schéma invasionniste. Les Sicules auraient été contraints au départ par l'attaque commune des Aborigènes et des Pélasges. Les seconds, en effet, auraient conclu une alliance avec les premiers sur les bords du lac de Cutiliae, dans l'*ager Reatinus*, en Sabine, et se seraient alors associés à la guerre qu'ils avaient engagée depuis un certain temps contre les Sicules [23]. Et c'est de Sabine, plus particulièrement de la zone de Réate, que seraient venus ces deux peuples qui auraient succédé aux Sicules dans le Latium.

17. Voir respectivement DH, I, 20, 5, et 21 ; Fabius Pictor, *ap.* Is., *Or.*, 9, 2, 88 = *H. R. R.*, fr. 2 ; Hyg., *ap.* Serv., *ad* Verg., *Aen.*, VIII, 638 = *H. R. R.*, fr. 8 et éventuellement Varr., *ap.* Macr., *S.*, 1, 7, 29 (mais sur cette tradition voir notre ouvrage *Les Pélasges en Italie*, Rome, 1984, p. 360-361) ; Pl., III, 14 (19), 112-113, 13 (8), 111 pour Ancône (d'où Sol., II, 1, 1) et Numana ainsi que la tradition sur l'origine des Sicules chez Philistos, *ap.* DH, I, 22, 4 = FGH, 556 F 46.

18. Sur l'existence d'une tradition inversant le mouvement, représentée par Cassius Hemina et sans doute Fabius Pictor, voir notre art. cité à n. 7.

19. Voir DH, I, 22, 2.

20. Voir *L. L.*, V, 101 : *a Roma quod orti Siculi, ut annales ueteres nostri.*

21. Voir DH, I, 73, 4 = FGH, 555 F 6 ; sur l'hypothèse de faire remonter la tradition à Hippys de Rhégion, E. MANNI, *La fondazione di Roma secondo Antioco, Alcimo e Callia, Kôkalos*, 9, 1963, p. 353-368.

22. Dans ce sens, justes remarques de G. COLONNA, *I Greci di Adria, R. S. A.*, 4, 1974, p. 10-11.

23. Sur toute cette tradition, connue par DH, I, 17-20 et Macr., *S.*, 1, 7, 29 (se référant à Varron), voir *Les Pélasges en Italie*, p. 355-406.

Les Aborigènes apparaissent, en effet, dans la présentation de Denys comme ayant vécu en Sabine avant d'habiter le Latium. Cette conception n'est pas due à Denys lui-même. Elle était certainement, avant lui, celle de Varron. Le récit de l'historien grec procède sur ce point de l'érudit réatin, qui est longuement cité à propos de la description des sites aborigènes de l'*ager Reatinus* [24] : sa présentation correspond sensiblement à celle qu'on trouve chez Macrobe, avec référence explicite à Varron. En outre une allusion du *De lingua Latina* à l'origine réatine possible des Aborigènes du Palatin corrobore ce que suggère la *Quellenforschung* chez Denys [25].

Il est par ailleurs très plausible, comme l'a suggéré P.-M. MARTIN [26], que ce mouvement, tel que Denys le présente, fasse intervenir une autre notion ethnique, celle des Sacranes. Denys n'emploie pas le terme, mais ce qu'il décrit suit clairement les modalités d'un *uer sacrum*, et le nom de *Sacrani* est certainement à expliquer en fonction de cette réalité importante du monde italique ancien [27].

Cette notion de Sacranes semblait il est vrai passablement obscure aux yeux des anciens. On estimait sans doute qu'il avait existé jadis un peuple de ce nom qui avait joué un rôle dans le Latium. On l'évoquait notamment pour le site de Rome [28]. Mais on ne savait visiblement plus très bien comment les définir. On les identifiait parfois aux Corybantes — allant donc chercher une origine dans le monde grec, d'où ils seraient venus en Italie dans des temps anciens. D'autres leur attribuaient une origine purement italienne. Ainsi on les mettait parfois en relation avec Ardée [29] — cité qui semble effectivement avoir été liée à plusieurs données à caractère militaire du Latium primitif [30]. Cependant la présentation de Denys les met en relation, non avec Ardée, mais avec la Sabine — rejoignant ainsi la précision *Sacrani Reate orti* donnée par Festus. On y verra la trace d'une doctrine assimilant les Sacranes aux Aborigènes, arrivés dans le Latium depuis la Sabine et particulièrement l'*ager Reatinus*. Étant donné le « pansabinisme » varronien et l'attachement spécifique de l'érudit réatin à la zone de la province qui l'avait vu naître, il ne sera pas trop risqué de voir dans cette conception des Sacranes celle de Varron [31].

24. Voir DH, I, 14-15 ; cf. II, 48, à propos des origines de Cures.

25. Varr., *L. L.*, V, 53 : *Palatini Aborigines ex agro Reatino qui appellatur Palatium ibi consederunt.* Cette opinion sur l'origine du Palatin romain est citée parmi d'autres, et Varron ne la prend pas à son compte ; mais cela n'infirme pas le fait qu'il admette la présence d'Aborigènes dans le Palatium sabin, comme le confirme le passage des *Antiquités ap.* DH, I, 14, 2. Version inversant le sens du mouvement chez Sol., I, 14.

26. Voir Contribution de Denys d'Halicarnasse à la connaissance du *uer sacrum*, *Latomus*, 32, 1973, p. 23-38.

27. Sur cette coutume, nous pouvons renvoyer à l'ouvrage classique de J. HEURGON, *Trois études sur le ver sacrum*, Bruxelles, 1956.

28. Voir Serv. auct., *ad* Verg., *Aen.*, XI, 317, et Fest., 414 L (avec significativement la référence à l'appellation « préurbaine » de *Septimontium*).

29. Voir Serv., *ad* Verg. *Aen.*, VII, 796, pour cette théorie et la précédente.

30. Ainsi pour le nom de la tribu (et de la centurie de cavaliers) des Luceres de Rome, ou l'appellation *Rutuli* de ses habitants — selon la couleur spécifique de la fonction guerrière. Voir *Les Pélasges en Italie*, p. 339-340.

31. Il n'est cependant nullement exclu que Varron ait, selon une habitude fréquente chez lui, exposé plusieurs opinions sur le sujet - et ait ainsi présenté aussi les autres théories évoquées dans

On serait bien sûr également tenté d'attribuer à l'amour de Varron pour sa petite patrie l'idée même d'une venue des Aborigènes de l'*ager Reatinus*. Mais il apparaît que la thèse lui est antérieure. Dans sa présentation du mouvement des Aborigènes et des Pélasges vers le Latium, Varron suit un auteur mal connu du début du I^er^ siècle, Manilius, et celui-ci ne fait à son tour qu'exprimer une doctrine qui était contenue dans un pseudo-oracle élaboré par le clergé grec de Dodone, vraisemblablement au II^e^ siècle [32].

Il n'est pas impossible que cette conception ait déjà été celle de Caton — qui lui aussi semble avoir eu des attaches avec la région de Réate [33]. A tout le moins peut-on être certain que le Censeur admettait l'existence d'Aborigènes dans ce secteur, d'où — comme dans le récit de Denys et chez Varron — ils auraient été supplantés par les Sabins venus de la région d'Amiternum [34]. Certes ce fragment de Caton ne dit rien sur la provenance des Aborigènes de Sabine : il n'est donc pas exclu qu'il les ait conçus comme établis dans le Latium avant d'être passés en Sabine, à l'inverse du schéma varronien. Mais en tout cas, pour Caton, les Aborigènes n'étaient pas des indigènes du Latium (ou de Sabine) : ils auraient été originaires de Grèce. Denys est d'ailleurs bien aise de pouvoir fonder sur l'autorité du Censeur (et sur celle de C. Sempronius Tuditanus, consul en 129) sa définition grecque des Aborigènes — en accord avec son désir de montrer qu'une fois évacués les barbares sicules du substrat originel, tous les habitants ultérieurs du site de Rome — Aborigènes, Pélasges, Arcadiens d'Évandre, compagnons d'Hercule, Troyens d'Énée — ont été de pure souche hellénique, autorisant pour Rome la définition de πόλις Ἑλληνίς [35]. Il est donc certain que Caton, pas plus que Varron, ne considérait les Aborigènes comme ayant été la population primitive du Latium. Ce rôle devait être dévolu chez lui comme chez l'érudit réatin aux Sicules.

Il y avait visiblement un débat sur les Aborigènes — qui s'est traduit par la mise en avant d'explications différentes pour leur nom. J.-C. RICHARD a repris dernièrement cette question, à partir de l'examen de ce que nous lisons chez Denys et dans l'*Origo gentis Romanae* [36]. On trouve en effet

Serv., *ad* Verg., *Aen.*, VII, 796 (si du moins elles existaient déjà à son époque). La présentation de Serv. auct., *ad* Verg., *Aen.*, XI, 317, est encore différente car elle distingue les Sacranes et Aborigènes comme deux couches successives de populations du Latium. Mais cela peut résulter d'une construction assez tardive (voir notre art. cité à n. 7, p. 101-102).

32. Voir *Les Pélasges en Italie*, p. 407-439.

33. Comme cela est bien souligné par J. POUCET, Les origines mythiques des Sabins à travers l'œuvre de Caton, de Cn. Gellius, de Varron, d'Hygin, de Strabon, dans *Études étrusco-italiques*, Louvain, 1956, p. 158 (prenant position pour l'hypothèse d'une naissance en Sabine); aussi *Les Pélasges en Italie*, p. 467, n. 31, avec références.

34. Voir Cat., *ap.* DH, II, 49, 2-3 = *H. R. R.*, fr. 50; J. J. REISKE a voulu restituer dans ce passage une mention des Pélasges, ce qui alignerait encore plus la version de Caton sur celle de Denys et Varron. Pour les menées des Sabins à partir d'Amiternum, DH, I, 14, 6, se référant à Varron.

35. Voir Cat. et Sempr., *ap.* DH, I, 11, 1 (et 13, 2) = *H. R. R.*, fr. 6 et 1. L'hypothèse d'une dépendance de Caton de Fabius Pictor sur ce point (C. Letta, I *mores* dei Romani e l'origine dei Sabini in Catone, dans *Preistoria, storia e civiltà dei Sabini*, Rieti, 1982 (1985), p. 25-29) paraît difficilement compatible avec le silence de Denys d'Halicarnasse (qui connaît Fabius et le cite) comme avec l'absence générale d'intérêt dont semble témoigner la tradition historiographique romaine par rapport à la question de l'origine ultime des Aborigènes (voir *supra*, n. 8).

36. Voir DH, I, 10, *O. G. R.*, 4; J.-C. RICHARD, Varron, l'*O. G. R.* et les Aborigènes, *R. Ph.*, 57,

dans les *Antiquités romaines* et (compte tenu d'une lacune) dans l'*O. G. R.* trois explications différentes — que nous serions tenté de rapporter, avec J.-C. RICHARD, à une présentation varronienne du problème.

On expliquait bien sûr déjà le mot comme composé de *ab* et *origo* — ce qui est le plus satisfaisant sur le plan linguistique. Dans cette perspective les Aborigènes étaient la population primitive du Latium, des autochtones dans lesquels les Latins ultérieurs reconnaissaient leurs ancêtres [37]. Mais d'autres explications existaient. Certains voyaient dans le terme l'altération d'un plus ancien *aberrigines*, formé sur *ab* et *errare*. Les Aborigènes auraient été des errants, ainsi nommés du fait qu'ils auraient connu de nombreuses pérégrinations avant de se fixer là où la tradition les connaît — en Italie et particulièrement dans le Latium [38]. D'autres expliquaient le mot d'une manière encore plus inquiétante pour le linguiste : il aurait été composé de la préposition latine *ab* et du substantif grec ὄρος, montagne. Les Aborigènes auraient alors été des montagnards [39]. Denys préfère pour sa part cette explication. Il en tire en effet la conséquence que ces montagnards — auxquels est reconnue une origine grecque — ne peuvent être que des Arcadiens. Il les identifie de ce fait avec les Oenôtres, émigrants d'origine arcadienne, connus dans le Sud de l'Italie. Mais il attribue sans doute par là à cette explication un sens qu'elle n'avait pas au départ. Le texte de l'*O. G. R.* montre que ces montagnes étaient celles où s'étaient réfugiés les hommes surpris par le déluge : cette explication revenait donc à poser les Aborigènes comme des Survivants de la Grande Inondation [40], venus, vraisemblablement de Grèce, s'établir en Italie à la suite du cataclysme.

On voit donc que deux de ces trois étymologies amenaient à considérer les Aborigènes comme venus d'ailleurs dans le Latium. Et c'est sans doute pour fortifier une telle vision de ce peuple que ces étymologies — moins évidentes, on en conviendra, que celle par *ab* et *origo* — ont été imaginées. Il faut reconnaître que la conception la plus courante, et on peut dire la plus

1983, p. 24-37. Sur l'existence d'une lacune dans les manuscrits de l'*O. G. R.*, voir J.-C. RICHARD, édition G. Budé, Paris, 1983, p. 119-120, n. 24.

37. Le rapport avec *ab origine* est posé dans Serv., *ad* Verg., *Aen.*, VII, 181, mais il ne fait que rendre explicite un rapprochement voulu par Virgile dans son poème. L'explication est généralement donnée en posant le terme comme équivalant au latin *indigena* ou au grec αὐτοχθόνος (DH, I, 10, 1 ; l'explication, qui a disparu du fait de la lacune dans l'*O. G. R.*, 3, y reste néanmoins suggérée par l'emploi d'*indigenae* en 3, 1). Cf. Serv. auct., *ad* Verg., *Aen.*, VIII, 328, I. Lyd., *Mag.*, I, 22, Syncell., 365, 198 A. Emploi du terme *aborigines* au sens général d'ancêtres (ceux dont on descend — ce qui suppose cette étymologie) chez Pl., IV, 36 (120) ; rapport posé avec les *posteri* chez Saufeius, cité par Serv., *ad* Verg., *Aen.*, I, 6 (= *H. R. R.*, fr. 1). Sur la discussion quant à l'origine du nom chez les modernes, références dans *Les Pélasges en Italie*, p. 411-412, n. 28, et art. cité à n. 7, p. 108, n. 49.

38. Voir DH, I, 10, 2, *O. G. R.*, 4, 2 ; également Fest., 17 L, *s. v. Aberrigines*, et surtout 328 L, se référant à Hyperochos de Cumes (= FGH, 576 F 3 ; la valeur de cette référence est très discutée ; voir par exemple A. ALFÖLDI, *Early Rome and the Latium*, Ann Arbor, 1963, p. 56-58, E. GABBA, *Considerazioni sulla tradizione letteraria sulle origini della repubblica*, dans *Entretiens Fondation Hardt*, 13, 1966, p. 144-146, G. D'ANNA, *o. c.*, à n. 7, p. 114-116).

39. Voir DH, I, 13, 3 ; *O. G. R.*, 4, 1. Ce type d'explication du terme comme signifiant « montagnards » a cependant été repris par A. BERNARDI, *Dai populi Albenses ai Prisci Latini*, *Athenaeum*, 1964, p. 223-260, *Nomen Latinum*, Pavie, 1973, p. 10-11.

40. Sur le fondement mythologique de cette notion, voir par exemple M. DELCOURT, *Pyrrhos et Pyrrha*, Paris, 1965.

normale, des Aborigènes — celle qui s'exprime à travers la légende d'Énée — en faisait le substrat primitif du Latium, donc amenait à les considérer comme des autochtones. Néanmoins la représentation des Aborigènes comme ayant été des immigrés dans le Latium a été bien diffusée. Avant Denys, Caton et Sempronius Tuditanus, sans compter le discuté Hyperochos de Cumes, en ont fait état. Quant à Varron, la discussion étymologique recueillie par Denys et l'*O. G. R.* — si on admet qu'elle soit tributaire de ses recherches sur la question — induit peut-être à penser qu'il ne tranchait pas entre les trois explications du mot que nous avons évoquées [41] ; il n'en reste pas moins que son opinion sur le déroulement des faits supposait qu'ils fussent venus d'ailleurs dans le Latium, et en l'occurrence de l'*ager Reatinus*.

Il est significatif que parmi les défenseurs d'une vision des Aborigènes en faisant des immigrés nous rencontrions Caton et Varron — donc les grandes autorités en matière d'*origines*, d'*antiquitates* pour reprendre le titre des œuvres où ils avaient dû exposer leurs vues sur les plus anciens temps du Latium. C'est justement cet intérêt qui les caractérisait, allant au-delà de ce qui dans le passé de la région retenait l'attention de leurs compatriotes, c'est-à-dire la seule histoire des origines troyennes, qui explique cette attitude — les différenciant par exemple de Tite-Live. De ce fait ils se trouvaient confrontés à des notions ethniques comme celles de Sicules ou de Sacranes, auxquelles les historiens de l'*Urbs* ne faisaient en principe pas jouer de rôle. Ces antiquaires étaient obligés de tenir compte d'une préhistoire du Latium sensiblement plus complexe que l'image qu'en donnait la tradition sur la fusion des Troyens d'Énée et des Aborigènes locaux. Il leur fallait réfléchir sur ce qu'étaient ces Aborigènes eux-mêmes, et en déterminer les rapports avec d'autres notions comme celles de Sicules ou de Sacranes.

Ainsi, à l'époque de Virgile, si on essayait d'aller au-delà de la vision simplifiée de la plus ancienne histoire du Latium qu'offrait la légende troyenne, on se trouvait en présence d'une présentation articulée qui pouvait s'appuyer sur les écrits de Varron et de Caton. Elle posait que les Aborigènes qu'avaient rencontrés les Troyens à leur arrivée dans la région n'en étaient pas originaires. Ils étaient venus d'ailleurs et au moins Varron devait estimer qu'ils étaient arrivés de Sabine au terme d'un *uer sacrum* auquel ils avaient dû le nom de Sacranes. Le véritable substrat originel de la région était formé non plus par les Aborigènes, mais par les Sicules — qui seraient ensuite partis s'établir en Sicile.

Or par rapport à ces vues l'*Énéide* offre un tableau sensiblement différent. Mais ce n'est pas un retour à la conception simple d'un substrat aborigène, perdurant jusqu'à l'arrivée de l'élément troyen, et ne s'embarrassant pas de considérations sur ces autres noms ethniques dont avaient à s'occu-

41. J.-C. RICHARD, art. cité à n. 36, pense que Varron penchait pour l'explication du terme comme un ancien **Aberrigines*, mais n'exclut pas que l'érudit réatin ait présenté plusieurs théories (voir p. 34). Nous estimerions pour notre part qu'il devait plus probablement exposer les diverses thèses sans prendre parti. Voir notre art. Denys d'Halicarnasse et la tradition antiquaire romaine, *Colloque « Denys d'Halicarnasse historien, II »*, Montpellier, 1992, actes à paraître dans *Pallas*.

per les antiquaires, que sont les Sicules ou les Sacranes. Virgile ne se contente pas de la présentation simplifiée qu'on a chez Tite-Live (ou chez Salluste). Il tient compte des données particulières qui avaient retenu l'attention de Caton ou de Varron. Mais il les intègre dans une construction qui apparaît profondément renouvelée par rapport à la leur.

Il convient de préciser un point préalable. Virgile ne mentionne pas les Aborigènes, et on a souvent insisté sur le fait que chez lui les Latins remplaçaient les Aborigènes dans le rôle qui était traditionnellement le leur dans la légende d'Énée. Mais s'il n'emploie pas le terme, le poète connaît la tradition les concernant et la conception qu'il en offre est celle d'un substrat originel du Latium. Ce sont bien en effet les Aborigènes qu'il convient de poser derrière le tableau des premiers habitants de la région qu'il dresse au chant VIII [42].

Le poète évoque il est vrai des notions mythologiques : il cite les Faunes et les Nymphes, ne donnant pas de nom précis à la race d'hommes nés du chêne qu'il leur associe. Mais ces notions elles-mêmes renvoient à la conception des Aborigènes. Faunes et Aborigènes sont associés chez Aulu-Gelle [43]. Plus nettement, une tradition nourrie voyait dans Faunus un ancien roi des Aborigènes, prédécesseur de Picus et de Latinus. Virgile lui-même se réfère à cette tradition, posant une succession généalogique entre Faunus, Picus, Latinus, conçus comme descendants de Saturne [44]. Le roi Faunus n'est évidemment que l'insertion dans une série de personnages pseudo-historiques de la figure du dieu homonyme. Ou plutôt de la représentation religieuse relativement floue qui lui est sous-jacente, pour laquelle les catégories de nombre ou de sexe restent évanescentes : on parle aussi bien des faunes en général que de Faunus, et l'indétermination sexuelle *siue deus siue dea* semble particulièrement jouer à propos de ce « dio selvaggio del bosco » pour reprendre l'expression de A. BRELICH ; au reste il apparaît classiquement dédoublé en un couple Faunus/Fauna [45].

Quant à l'association des Nymphes aux Faunes, on peut également y voir la même transposition d'une perception de ce stade primitif de l'histoire du Latium exprimé d'une manière parallèle par la tradition sur Faunus. Virgile le rappelle au chant VII, v. 47, Faunus était l'époux de la nymphe Marica. Ainsi les Faunes et les Nymphes peuvent être considérés comme transposant sur un mode poétique la référence, d'allure plus historique, aux Aborigènes que l'on trouve ailleurs.

Car il n'y a pas de rupture entre cette strate primitive de la population et celle qui est établie dans le Latium lorsque le héros troyen y parvient.

42. Dans ce sens par exemple J. PERRET, *Virgile*, Énéide, *V-VIII*, édition G. Budé, Paris, 1978, p. 209-213, R. GODEL, Virgile, Naevius et les Aborigènes *M. H.*, 35, 1978, p. 278-282, F. della CORTE, *I Sabini in Virgilio*, dans *Preistoria, storia e civiltà dei Sabini*, Rieti, 1982 (1985), p. 57-74, A. BERNARDI, *Enciclopedia Virgiliana*, I, 1984, *s. v. Aborigines*, p. 6-7.

43. Voir VI, 21, 7 : *ex Faunorum et Aboriginum saeculo*, XVI, 10, 7 : *si ius Faunorum et Aboriginum didicissem.*

44. Voir VII, 47 (série des ancêtres du roi Latinus), VII, 81-95 (consultation par Latinus de l'oracle de Faunus).

45. Sur Faunus, voir A. BRELICH, *Tre variazioni sul tema delle origini*, Rome, 1956, p. 57-74, avec références.

Comme nous le verrons, les autres éléments ethniques évoqués par le poète — Sicanes et Ausones — ne représentent que des apports externes limités, qui ne modifient pas le fonds de la population. Cette continuité s'exprime par la généalogie des rois des Laurentes — ailleurs, comme dans l'*O. G. R.*, expressément référés aux Aborigènes. Dans ce passage du chant VIII, cette population originelle de la province reçoit comme souverain Saturne, *arma Iovis fugiens et regnis exsul ademptis* (v. 320). Au chant VII, v. 177-191, la continuité généalogique et dynastique entre Saturne et Latinus, à travers les règnes successifs de Faunus et Picus est clairement exprimée [46].

Certes l'arrivée de Saturne a introduit une différence essentielle. Avec lui commencent les *aurea saecula*, caractérisés chez Virgile par l'apparition de la civilisation. Saturne est un héros civilisateur. Mais cela se fait sans rupture ethnique : et ailleurs ce rôle culturel est porté par Saturne (comme aussi bien par Picus et même jusqu'à un certain point Faunus) posé comme roi des Aborigènes [47]. Et on a depuis longtemps souligné que la présentation du peuple qui accueille ainsi Saturne, et est défini plutôt négativement comme sauvage et sans lois, si elle rappelle bien sûr la peinture de l'humanité primitive faite par Lucrèce, renvoie aussi précisément à l'image des Aborigènes, telle que la trace Salluste au début de son *Catilina* [48]. Le *genus indocile ac dispersum montibus altis* du poète rappelle tout à fait le *genus hominum agreste, sine legibus, sine imperio, liberum atque solutum* par lequel l'historien définit ces habitants primitifs du Latium.

Il y a même une sorte de clin d'œil fait par Virgile à la tradition habituelle sur les Aborigènes, selon un procédé que l'on rencontre plusieurs fois dans l'*Énéide*, et que par exemple R. GODEL et G. D'ANNA ont mis en relief, qui consiste à faire indirectement référence à une forme de la tradition qui n'est pas celle suivie dans le poème [49]. Déjà Servius avait décelé derrière l'expression *ab origine reges* par laquelle le poète désignait les personnages qui avaient leur statue dans la « galerie d'ancêtres », ou plutôt l'*atrium*, du palais du roi Latinus une référence aux *Aboriginum reges* [50] : *ab origine pro Aboriginum reges sed est metro prohibitus.*

Il estimait donc que des raisons métriques avaient empêché Virgile de recourir au terme « Aborigènes ». Mais ces raisons sont en réalité insuffisantes, car si le nominatif *Aborigines* ne rentre pas dans l'hexamètre, d'autres formes de la flexion, comme *Aboriginum* ou *Aboriginibus*, ne présentent plus la séquence impossible longue/brève/longue, et auraient donc pu être employées. D'autres motifs ont évidemment poussé Virgile à refuser de recourir à cette notion ethnique. Et le principal semble être qu'il a voulu

46. Voir VII, 45-47. J. PERRET, *o. c.* à n. 42, p. 191, poserait un long intervalle de temps entre Saturne et ces rois ultérieurs. Mais il n'est pas sûr que Virgile ait eu en vue une chronologie stricte.

47. Sur cette question, A. BRELICH, *o. c.* à n. 45.

48. Voir respectivement Verg., *Aen.*, VIII, 316-318 : *quis neque mos neque cultus erat, nec iungere tauros / aut comparare opes norant aut parcere parto, / sed rami atque asper uictu uenatus alebat...* ; 323-324 : *is genus indocile ac dispersum montibus altis / composuit legesque dedit...*, Lucr., V, 955-986, Sall., *Cat.*, 6, 1.

49. Voir G. D'ANNA, *o. c.* à n. 7, p. 31-35, R. GODEL, *art. cité* à n. 42, p. 279.

50. Voir *Aen.*, VII, 177-181, avec Serv., pour 181 ; l'opinion de Servius quant à la volonté de Virgile d'évoquer ici les Aborigènes est partagée par J. PERRET, R. GODEL et A. BERNARDI, *l. c.* n. 42.

souligner la continuité du *nomen Latinum* en posant comme habitants de la région lors de l'arrivée d'Énée déjà des Latins — au risque d'ailleurs de rendre quelque peu étrange son roi Latinus, ainsi privé de sa fonction d'éponyme.

Car, par rapport à la tradition courante qui fait apparaître les Latins seulement avec Latinus et Énée, et fait subsister les Aborigènes jusqu'à l'arrivée des Troyens dans le Latium, Virgile remonte sensiblement la date de l'apparition des Latins. Peut-être y a-t-il là un souvenir de la vieille tradition épique, celle de Naevius et d'Ennius, qui reposait sur une chronologie raccourcie, rattachant directement Énée à la légende des jumeaux fondateurs de Rome, et dont on a de ce fait souvent estimé qu'elle ignorait l'épisode lavinate et mettait en rapport le héros troyen avec Albe. Dans ces conditions il n'y avait plus de place pour Latinus, roi des Aborigènes, et Énée entrait probablement immédiatement en contact avec des Latins. Mais outre que la question de la présentation de la légende chez Naevius et Ennius reste fort obscure [51], il est clair que Virgile avait des motifs plus positifs de poser la présence, très tôt, de Latins.

Il établit ainsi une continuité entre l'âge d'or de Saturne et le Latium des temps ultérieurs, et notamment celui où il vit — retrouvant ainsi une perspective qui avait été celle de la IV^e^ *Églogue*. Car c'est avec l'arrivée de Saturne que naît le nom de Latins : il est référé au refuge que l'ancien roi des dieux — le Cronos de la légende grecque détrôné par son fils Zeus-Jupiter — aurait trouvé dans la *Saturnia terra* : le Latium aurait été ainsi nommé d'après le poète *his quoniam latuisset tutus in oris* [52]. Virgile n'a pas été l'inventeur du rapprochement *Latium/latere*. On a des attestations de cette étymologie avant lui — avec Varron et un certain Saufeius qui semble avoir été l'ami d'Atticus — de ce nom [53]. Mais il est remarquable qu'avant l'*Énéide* la mise en œuvre du rapprochement ait été très différente. Varron se référait à des données géographiques — l'Italie se cache derrière ses montagnes — tandis que Saufeius expliquait que les habitants primitifs de la zone, les Aborigènes, avaient été forcés de se cacher dans des grottes. Même si la référence à Saturne n'a pas nécessairement été imaginée par Virgile — car il a fort bien pu avoir recours à une explication préexistante mais dont nous n'aurions pas trace avant lui — il est certain qu'il a dû au moins choisir une forme rare de l'explication par *latere*, qui permettait de poser comme origine du nom des Latins le souvenir de l'âge d'or.

Cet effacement de la notion d'Aborigènes au profit, finalement, de celle de Latins montre que Virgile construit sciemment l'image qu'il veut donner de la préhistoire du Latium. Mais il le fait à partir des données offertes par

51. Sur ce point, voir par exemple G. D'ANNA, *o. c.* à n. 7, p. 7-35, 43-92, R. GODEL, *art. cité* à n. 42.

52. Voir VIII, 323 ; pour l'expression *Saturnia terra*, v. 329 : *saepius et nomen posuit Saturnia tellus*. Sur la question en général, *Les Pélasges en Italie*, p. 419-426.

53. Voir Varr., *ap.* Serv., *ad* Verg., *Aen.*, VIII, 322 : ... *quod latet Italia inter praecipitia Alpium et Appennini*, Sauf., *Id.*, I, 6 = *H. R. R.*, fr. 1 : ... *quoniam in cauis montium uel occultis cauentes sibi a feris belluis uel a tempestatibus habitauerint*, le rapprochement avec Lucrèce (en part. V, 955 : *cauos montes... colebant*) est net.

la tradition. Il n'ignore pas celle-ci, ni les discussions auxquelles elle a pu donner lieu. Nous en verrions un indice dans des détails de la présentation qu'il fait de cette population primitive — qui ne saurait être que celle des Aborigènes. Son tableau rappelle certes celui de Salluste. Mais il ajoute des précisions que ne donnait pas l'historien : dans le poème cette population originelle est non seulement dite *indocile*, mais aussi *dispersum montibus altis*.

Or ces précisions ne semblent pas fortuites. La seconde surtout (habitation sur les montagnes) paraît prendre son sens si on se réfère à la discussion sur les Aborigènes, et à une des explications avancées pour leur nom. Car une des étymologies évoquées par Denys et l'*O. G. R.*, celle par *ab* et ὄρος, reposait justement sur l'idée que les Aborigènes étaient des montagnards [54]. Il paraît très plausible qu'ici encore, selon une habitude que nous avons déjà soulignée [55], Virgile fait allusion à une donnée qu'il n'expose pas en détail : cette explication proposée pour le nom des Aborigènes. Mais s'il en est ainsi l'expression, en elle-même plus vague, *dispersum*, a également des chances d'avoir une signification précise, en fonction de cette même question. Elle peut en effet répondre à l'autre étymologie du nom de ce peuple, partant d'un ancien **Aberrigines* et posant ce peuple comme dépourvu d'habitat fixe [56].

Ainsi on est en présence de détails qui paraissent renvoyer à des éléments précis de la discussion relative aux Aborigènes. En dehors de l'étymologie par *ab* et *origo*, à laquelle il fait allusion en VII, 181, Virgile aurait donc aussi connu et rappelé les deux autres interprétations avancées pour rendre compte de leur nom. Mais s'il en est ainsi, il ne faut pas penser qu'il reprenne à son compte ces étymologies : il s'oppose à la vision qu'elles sous-tendent, qui fait des Aborigènes des immigrés dans le Latium. Pour Virgile ils sont une population autochtone, et c'est ce qu'exprime clairement le terme *indigenae*, appliqué aux Faunes qui sont, nous l'avons noté, indissociables des Aborigènes. Par là néanmoins il témoigne d'une connaissance globale de la question — y compris dans les présentations qui ne correspondent pas à ses vues. Sa propre conception part de la considération de l'ensemble des données.

Nous serions donc porté à voir dans l'image que le poète donne de ce substrat primitif bien plus qu'une sorte de *topos* littéraire. Virgile nous semble y avoir exprimé des vues propres sur le problème des Aborigènes, tel qu'il est discuté chez Denys — et avait dû l'être chez Varron. On peut même formuler une hypothèse — malheureusement destinée à rester au-delà de toute possibilité de contrôle. Virgile connaît manifestement l'étymologie du nom des Aborigènes par *ab* et *origo*, et il nous semble également faire référence aux deux autres étymologies citées par Denys et l'*O. G. R.* Or dans notre passage, il est remarquable que, lorsqu'est évoqué ce *genus*

54. DH, I, 13, 3 : κληθῆναι δὴ Αβοριγῖνας ἐπὶ τῆς ὀρέων οἰκήσεως ; *O. G. R.*, 4, 1 : *Aborigines appellatos, Graeca scilicet appellatione, a cacuminibus montium quae illi ὄρη faciunt.*

55. Voir *supra*, n. 51.

56. DH, I, 10, 2 ; Fest., 17 et 328 L (citant Hyperochos de Cumes = FGH, 576 F 3) ; *O. G. R.*, 4, 2.

uirum derrière lequel se cachent les Aborigènes il insiste tant sur le fait qu'ils soient nés des arbres : *truncis et duro robore nata* (VIII, 315). Il y a sans doute là le souvenir d'une représentation mythique connue — celle de « la maternité du chêne » pour reprendre le titre d'un article consacré à la question [57]. Mais une telle représentation est beaucoup moins répandue que celle de l'autochtonie au sens propre, c'est-à-dire de la naissance à partir de la terre, ou du rocher. Pourquoi ici les arbres? N'y aurait-il pas là une volonté de rapprocher le nom des Aborigènes du nom même des arbres, *arbores*, et donc l'indice d'une nouvelle explication de leur nom, suggérée par le poète? Celui-ci serait alors posé comme résultant d'un plus ancien **arborigines* — et on aurait encore une preuve de sa volonté de ne pas se contenter d'une approche superficielle de la question, mais d'exposer une vision personnelle des faits [58].

Quoi qu'il en soit de ce dernier point, sur lequel il est impossible de se prononcer, il est clair que Virgile offre une conception très élaborée et sensiblement renouvelée par rapport à la présentation varronienne des Aborigènes. Chez lui ils correspondent au substrat primitif du Latium, qui sera régi par la série des rois Saturne, Picus, Faunus, Latinus, comme on les retrouve par exemple dans l'*O. G. R.* Mais la notion même d'Aborigènes voit son rôle diminué — et même en pratique réduit à néant puisque le poète se refuse à employer le terme. Contrairement à la tradition courante, les Latins apparaissent très tôt, dès le règne de Saturne.

* * *

Le renouvellement de la tradition est aussi sensible lorsqu'on passe à la couche de population suivante, celle qui est évoquée après les Aborigènes devenus Latins et les *aurea saecula* de Saturne. Après cet âge d'or le tableau change brusquement, et dans la ligne persistante de la vieille tradition hésiodique sur les races métalliques, on passe à une période marquée négativement — et caractérisée conjointement par *belli rabies et amor habendi* [59]. Cette fois le poète mentionne « la troupe ausonienne et les peuples sicanes », qui sont clairement posés comme venus de l'extérieur

57. Voir Y. VADÉ, Sur la maternité du chêne et de la pierre, *R. H. R.*, 191, 1977, p. 3-42 (référence à notre passage p. 18).

58. L'existence d'une telle étymologie, suggérée par Virgile, ne peut rester qu'hypothétique, faute de témoignage l'attestant clairement. Mais toutes les discussions que nous avons à ce sujet — chez Denys et dans l'*O. G. R.* — remontent très probablement à Varron. Ni Servius ni Festus n'offrent d'exposé complet de la question étymologique. Il n'est donc pas en soi impossible que d'autres étymologies aient été proposées sans qu'elles nous aient été conservées. C'est d'ailleurs ce que nous constatons — mais pour une époque sensiblement plus ancienne — avec le βορειγόνοι de Lycophron (voir notre *art. cité* à n. 7).

59. Voir VIII, 326-9. La version virgilienne du mythe des races associe donc, au second stade, l'aspect guerrier (qui sera souligné par le choix du terme *manus*) et la soif des richesses. Si on exprime donc les faits en termes d'idéologie indo-européenne des trois fonctions, il s'agit de défauts classés sur le plan des deuxième et troisième fonctions. Le poète ne se situe plus de ce point de vue dans la stricte perspective d'Hésiode, qui offrait un schéma encore exactement modelé sur cette vieille idéologie (voir J.-P. VERNANT, *Le mythe hésiodique des races, essai d'analyse structurale*, *R. H. R.*, 1960, p. 21-54 = *Mythe et pensée chez les Grecs*, I, Paris, 1974, p. 13-41).

(*uenere*). Or une fois encore, on ne peut qu'être sensible aux innovations introduites par rapport à la présentation varronienne.

Le plus évident concerne les Ausones. Comme le souligne J. PERRET dans son commentaire, on a affaire à un véritable hapax dans la tradition sur le Latium. Seul Pline l'Ancien mentionne les Ausones, et encore en les confinant aux franges méridionales de la province [60]. Les Ausones ne sont ailleurs attestés que pour l'Italie du Sud, et au plus, vers le nord, pour la Campanie [61] ou la zone des marais Pontins [62]. Il y a certainement eu une extension. Mais J. PERRET montre bien comment elle s'est faite. Ces Ausones sont peu nombreux : il s'agit d'une simple *manus*. Il est donc à penser qu'ils ne concernent pas l'ensemble du Latium, ce qui est en accord avec le fait, que nous avons relevé, de la continuité de la strate originelle — celle en fait des Aborigènes — jusqu'à l'arrivée d'Énée. C'est également ce que suggère le texte de Pline, qui ne cite ce peuple que pour une zone marginale du Latium, le *Latium adiectum* au sud du cap Circé. Dans ces conditions ces Ausones ne peuvent être que ceux qui sont plus exactement désignés par le dérivé en *-ci* de l'ethnique, les *Aurunci* que les Romains ont effectivement connus comme adversaires dans ce secteur, et que, dans d'autres passages, le poète évoque sous leur nom propre d'*Aurunci* [63]. Au reste les auteurs grecs désignaient ces Aurunques par le nom d'Ausones, et inversement le Latin Caton parlait d'*Aurunci* pour les Ausones du Bruttium [64].

Les Ausones représentent donc, en tout état de cause, un phénomène marginal par rapport au Latium. Il n'en va pas de même avec les Sicanes, qui posent un problème autrement important.

Certes les Sicanes — bien connus pour la Sicile, où ils auraient précédé les Sicules, lesquels les auraient refoulés vers l'ouest — sont attestés pour le Latium. Leur nom figure dans un document aussi vénérable que la liste, très archaïque, des *XXX populi Latini*, ou plus exactement, encore à ce stade, *XXX populi Albenses*, que Pline nous a conservée [65].

Sur ce document, ils ne correspondent qu'à une des composantes du *nomen Latinum*, un des trente peuples qui le composent. Ces vues, donnant un rôle aux Sicanes mais ne leur accordant qu'une place limitée dans la conception du peuplement du Latium, sont analogues à celles de Virgile. Le

60. Pl., III, 5 (9), 56 : *colonis saepe mutatis tenuere alii aliis temporibus : Aborigines, Pelasgi, Arcades, Siculi, Aurunci, Rutuli, et ultra Circeios Volsci, Osci, Ausones.*

61. Pour le Bruttium, Pl., III, 10 (15), 95 (et la version d'Hellanicos sur l'établissement des Siciles en Sicile, FGH, 4 F 79 b = DH, I, 22, 3), Str., VI, 1, 5 (255) (Temesa), Lyc., 922 (Ausones Pelléniens), Diod., VIII, 23 (oracle de fondation de Rhègion), Cat., *ap.* Prob., *ad* Verg., *Aen.*, 326 H = *H. R. R.*, fr. 71, employant *Aurunci* pour ce secteur ; pour la Pouille, Nicandr., *ap*, Anton. Liberal., 31 ; pour la Campanie, Antiochos, FGH, 555 F 7 = Str., V, 4, 3 (242), Arstt., *Rep.*, VII, 10 = 1329 b 19, Ps. Scymn., 228-230, P. Fest., 18 L, St. Byz., s. v. Καληισία et Νῶλα (avec référence respectivement à Denys d'Halicarnasse, l. 15, et Hécatée, FGH, 1 F 61).

62. Str., V, 3, 6 (232-233), St. Byz., *s. v.* Βεσκία.

63. Voir par exemple Liv., II, 16, 17, 26, VII, 28, 38, VIII, 2, 15, IX, 25 ; DH, VI, 32, 37, 15 ; Verg., *Aen.*, VII, 727, et surtout avec l'expression parallèle *Auruncae manus*, VII, 795 et X, 353.

64. Voir *l. c. supra*, n. 62 et n. 61.

65. Voir Pl., III, 5 (9), 69 ; sur l'importance de ce document, voir en part. A. ALFOLDI, *Early Rome and the Latins*, p. 13-15.

poète également, dans les autres passages où il évoque ces Sicanes, semble leur attribuer un domaine spécifique — et réduit — même s'il est malaisé de le situer sur la carte [66]. Néanmoins le cas des Sicanes ne peut être traité comme celui des Ausones. Car ils renvoient inévitablement aux Sicules, dont leur nom n'est qu'une variante, formée par un suffixe en *-anus* au lieu d'un suffixe en *-ulus*.

Or les Sicules sont totalement absents de la représentation du Latium de l'*Énéide* — à moins qu'on ne veuille, comme le faisait Servius, substituer en VII, 795 *Siculi ueteresque Sicani* à *Rutuli ueteresque Sicani* [67] ! Ainsi il ne met plus du tout en relation la notion de « terre de Saturne », et le dieu lui-même, avec les Sicules, comme le faisait une vieille tradition sur « la terre de Saturne des Sicules », encore sensible dans l'oracle prétendûment rendu aux Pélasges à Dodone [68]. Chez lui Saturne et la *Saturnia tellus* ne regardent que les Aborigènes, ou plus exactement les anciens Aborigènes devenus Latins avec l'arrivée du dieu. La disparition des Sicules et le recours au terme de Sicanes ne sont donc que les deux faces de la même réalité : chez Virgile le premier concept est remplacé par le second.

Mais les deux termes ne sont pas à mettre sur le même plan. Avant Virgile, il semble que les Sicanes n'aient jamais été mis en relief dans la conception qu'on se faisait de la préhistoire du Latium [69] ; ou du moins nous n'en avons aucune trace. Au contraire, nous avons vu quelle importance avait la notion de Sicules : ce sont eux qui, chez Varron et peut-être déjà chez Caton, représentaient le peuplement originel, préalablement à l'arrivée des Aborigènes venus de l'extérieur. On peut ajouter que d'autres présentations, plus anciennes, et différentes, conféraient également une grande place aux Sicules : elles les identifiaient purement et simplement avec les Aborigènes, ou encore en faisaient des immigrés, venus de Sicile, mais en leur attribuant un rôle culturel important [70].

Si bien que la substitution des Sicanes aux Sicules ne saurait, selon nous, être ramenée à une simple question de terminologie, à un simple remplacement du terme de Sicules par celui, voisin, de Sicanes [71]. Les deux

66. Les *ueteres Sicani* sont associés entre autres aux Aurunques et Rutules dans la liste des contingents de l'armée de Turnus en VII, 795 ; allusion, en même temps qu'à ces deux notions ethniques, aux Sicanes et à leurs *fines* en XI, 317 (*est antiquus ager Tusco mihi proximus amni / longus in occasum, fines super usque Sicanos; / Aurunci Rutulique serunt*). Propositions de localisation dans M. MALVOLTA, *Enciclopedia Virgiliana*, IV, 1988, *s. v. Sicani*, p. 832-833.

67. Voir Serv., *ad* Verg., *Aen.*, I, 2.

68. Voir *Les Pélasges en Italie*, p. 107-139. Sur Saturne et les Sicules, voir M. LE GLAY, *Saturne africain*, Paris, 1966, p. 455-456.

69. Les Sicanes sont évoqués à propos de l'Étrurie chez Jean le Lydien, *Mag.*, I, 37. Mais l'élaboration sous-jacente à cette présentation doit être postérieure à l'*Énéide* (et influencée par la place qu'elle attribue aux Sicanes). Solin, II, 8, parle de *ueteres Sicani* à propos de Tibur et son *oppidum Siculae*, mais il nous semble impossible d'attribuer ces vues à Caton, cité un peu auparavant (voir *H. R. R.*, fr. 56). Là encore l'influence de Virgile paraît certaine. Sur cette question, voir notre ouvrage *L'origine lydienne des Étrusques*, Rome, p. 546-548.

70. Voir notre *art. cité* à n. 7.

71. Notre conception est ici différente de celle exprimée par M. MALVOLTA, *l. c.* à n. 66 ; pour cet auteur Virgile aurait choisi le terme Sicanes au lieu de Sicules en raison de considérations uniquement esthétiques (apparence archaïque du terme). Mais il nous semble impossible de faire abstraction de l'importante tradition extra-virgilienne relative à la question. Cette substitution d'un terme à l'autre ne nous paraît pas pouvoir être un fait anodin.

concepts ne sont pas liés au même fonds traditionnel. On constate d'ailleurs que dans le passage de l'*Énéide* que nous examinons, les Sicanes occupent par rapport à ceux en qui on peut reconnaître les Aborigènes une position qui n'est pas celle reconnue aux Sicules. Ils sont des immigrés (*uenere*), parviennent dans un Latium occupé par les Aborigènes (lesquels ont déjà pris chez Virgile le nom de Latins). Mais pas plus que les Ausones ils ne jouent un rôle vraiment fondamental dans l'histoire de la province. Après la période marquée par les invasions des Sicanes (et des Ausones), la région reste toujours entre les mains des anciens occupants, le vieux fonds aborigène dont la dynastie se perpétue jusqu'à l'arrivée d'Énée. La venue des Sicanes ne représente qu'un épisode limité, d'importance relativement secondaire dans l'histoire du peuplement du Latium.

Est-il possible de préciser ces vues ? Il est à noter qu'une tradition, rapportée par Servius, se réfère à une conception de l'histoire du Latium qui rejoint les idées exprimées par Virgile, tout en offrant aussi des éléments sans équivalent dans l'*Énéide*[72]. Selon cette opinion, les Sicanes seraient originaires d'Espagne, où existait un fleuve Sicoris auquel ils devraient leur nom. Ils se seraient d'abord installés dans le Latium, en conquérant des terres sur les Aborigènes. Mais un retour offensif de ceux-ci les aurait contraints à repartir, cette fois vers la Sicile, où ils se seraient définitivement établis, sous la conduite de leur chef Sicélos — le double nom Sicile/Sicanie de l'île étant dû aux deux noms du peuple et de son chef.

Cette notice de Servius présente le schéma caractéristique d'une domination des Aborigènes dans le Latium après aussi bien qu'avant l'établissement par la force des Sicanes. Ceux-ci ne représentent donc qu'un élément passager, marginal dans l'histoire de la province. Mais elle ajoute d'autres données.

Déjà l'origine espagnole des Sicanes. Virgile, lui, ne dit pas d'où sont venus ses *Sicanae gentes*. Mais on peut tenir pour plausible qu'il ait admis la thèse de l'origine hispanique. Certes une vieille tradition indigène des Sicanes de Sicile, attestée par Thucydide et à laquelle allaient les préférences de Timée, posait ce peuple comme autochtone dans l'île[73]. On pourrait imaginer, à partir de ces vues, que les Sicanes de Virgile fussent conçus comme étant venus dans le Latium depuis la Sicile. Mais cette doctrine n'est jamais attestée — à la différence de celle faisant appel à un tel mouvement pour les Sicules[74]. Et surtout il est manifeste que, très tôt, et à l'exception du seul Timée que sa polémique contre Philistos oblige à soutenir une théorie inverse, la thèse alternative d'une arrivée des Sicanes depuis

72. Voir pour *Aen.*, VIII, 328 : *Sicani autem secundum nonnullos sunt Hispaniae a fluuio Sicori dicti... Hi duce Siculo uenerunt ad Italiam et eam tenuerunt exclusis Aboriginibus. Mox ipsi pulsi ab illis quos ante pepulerant insulam Italiae occupauerunt et eam Sicaniam a gentis nomine, Siciliam uero a ducis nomine dixerunt.* Cf. pour VII, 795 : *Ubi nunc Roma est, ibi fuerunt Sicani, quos postea pepulerunt Aborigines.*

73. Thuc., VI, 2, 2. Diod., V, 6, 1 = FGH, 566 F 38 (d'où Diod., V, 2, 4) ; les Sicanes sont aussi à considérer comme des autochtones (mais cette fois de l'Italie centrale) dans la présentation de Jean le Lydien. Mais il s'agit vraisemblablement d'une élaboration tardive, post-virgilienne.

74. Sur ce point, voir notre *art. cité* à n. 7.

l'Espagne s'est imposée, dans la littérature grecque aussi bien que latine. C'est l'opinion qui a les faveurs de Thucydide — mais il a pu être précédé par Antiochos et peut-être même déjà Hécatée [75]. Philistos la reprendra, et après lui Denys d'Halicarnasse, Silius Italicus, Solin, Martianus Capella [76]. Cette théorie estimait pouvoir s'appuyer sur une preuve toponomastique : l'existence d'un fleuve en Espagne que Servius appelle Sicoris, mais qui apparaît sous le nom Sicanos chez Thucydide et Philistos [77].

D'autre part cette présentation pose que les Sicanes ont quitté le Latium — alors que Virgile les y maintient, au moins sous la forme d'un reste de *ueteres Sicani*. Mais là encore la distorsion n'est pas si importante qu'il le semblerait. Les Sicanes sont conduits par Sicélos. C'est bien sûr une absurdité du point de vue sicilien, puisque dans l'île les deux peuples sont distincts et on ne peut considérer, comme le fait Servius, les deux termes Sicanie et Sicile (c'est-à-dire « Siculie ») comme interchangeables. Mais cela peut se comprendre d'un point de vue latin. Dans ce secteur les deux traditions se confondent, et il n'est jamais fait de distinction entre Sicanes et Sicules. Dans ces conditions cette suite de l'histoire des Sicanes du Latium revient à transposer sur les Sicanes la vieille idée de la migration des Siculs, conduits par leur éponyme, depuis le Latium jusque dans l'île — que, nous l'avons rappelé, les annales latines avaient reprise au Syracusain Antiochos [78]. Cette conception faisait partie des idées courantes à Rome sur les Sicules, et qui remplaçait la référence aux Sicules par celle aux Sicanes devait naturellement être porté à attribuer aux Sicanes un tel mouvement (par ailleurs pas nécessairement exclusif de l'idée d'un maintien sur place dans le Latium d'une partie de ces Sicanes — attesté chez Virgile).

Aussi serions-nous porté à admettre une parenté entre la doctrine exprimée par Servius et celle sous-jacente à notre passage de l'*Énéide*. On pourrait il est vrai estimer que les vues présentées par Servius ont été tirées des vers mêmes du poème — celui-ci ayant fourni un cadre qui aurait été précisé, enrichi par la suite. Mais l'hypothèse ne nous paraît pas satisfaisante. Il semble beaucoup plus probable qu'une fois de plus Virgile se réfère ici à une théorie existant de son temps, mais qu'il n'expose pas dans tous ses détails. Le poète ne nomme pas les Aborigènes. Il est peu vraisemblable que, s'il avait lui-même été à l'origine de cette présentation, renouvelant entièrement les vues admises, il ait laissé dans le vague ce point, ou

75. Voir Thuc., VI, 2, 2 ; on a souvent considéré que l'information de l'historien provenait d'Antiochos de Syracuse (voir par exemple L. PARETI, *Basi e sviluppo della tradizione antica sui primi popoli della Sicilia*, *Kôkalos*, 2, 1956, p. 5-19, E. MANNI, *Da Ippi a Diodoro*, *Kôkalos*, 3, 1957, p. 140-141) ; mais il n'est pas impossible qu'Hécatée ait déjà fait intervenir l'idée d'une arrivée des Sicanes de Sicile d'Espagne : il mentionnait une πόλις Ἰβερίας du nom de Σικάνη (voir St. Byz., *s. v.* = FGH, 1 F 43, avec commentaire prudent de F. JACOBY, p. 331).

76. Voir Philist., FGH, 556 F 45 = Diod., V, 6, 1 ; DH, I, 22, 2 ; Sil., XIV, 33-38 ; Sol., V, 7 ; Mart. Cap., VI, 646 ; aussi schol. *ad Od.*, XXIV, 307. Une série d'autres textes mentionne des Ibères en Sicile, mais sans les identifier expressément aux Sicanes : Ps. Scymn., 264-270, Str., VI, 2, 4 (270). Seul Paus., V, 25, 6, semble poser les Sicanes comme venus d'Italie, mais sans doute par l'effet d'une simple confusion avec les Sicules.

77. Voir *l. c.* (et schol. cit.) ; plus vague, Sil., XIV, 35.

78. Voir *supra*, n. 20 et 21.

encore une question comme celle de l'origine des Sicanes, voire celle de leur migration vers la Sicile. Il nous paraît plus plausible que le poète se soit référé ici à une doctrine préexistante — même si l'origine précise en reste pour nous indéterminable [79].

Ici encore donc Virgile témoignerait du choix conscient d'une présentation de données sur la plus ancienne histoire du Latium le mettant en opposition avec les vues de Varron, qui faisait jouer un rôle fondamental aux Sicules. Il aurait adopté une thèse insistant au contraire sur la notion de Sicanes, et combinant leur présence avec celle des Aborigènes selon des vues qui, là encore, bouleversent la chronologie varronienne, laquelle posait une succession Sicules/Aborigènes. Assurément cette présentation virgilienne peut sembler mieux répondre à certains faits. Il est certain que l'étymologie du nom des Aborigènes par *ab* et *origo* est plus satisfaisante que le recours à **Aberrigines* ou à *ab* et ὄρος : or cela correspond mieux à une vision statique des Aborigènes, comme premiers habitants du Latium. D'autre part la tradition sur les Sicules se heurtait aussi à une difficulté : dans la vieille liste des trente peuples latins, ceux qu'on rencontrait étaient les Sicanes et non les Sicules. Avoir recours aux premiers et non aux seconds pouvait paraître davantage fidèle aux données antiquaires. Mais il n'en reste pas moins que, par rapport aux autorités reconnues en matière d'*antiquitates* que sont Varron et Caton, la position virgilienne, et les choix qu'elle implique, constituent une prise de distance qui mérite d'être soulignée.

Il est possible qu'il en ait été de même à propos de ce concept, si fuyant, de Sacranes. Virgile, il est vrai, n'en parle pas dans son tableau du chant VIII. Mais il connaît la notion, et son caractère militaire : dans le chant V, il évoque les *Sacranae acies*, les associant à d'autres contingents de l'armée de Turnus, comme notamment les Aurunques et les Sicanes [80]. Aussi serions-nous assez porté à suivre J. PERRET dans son ingénieuse hypothèse que ces Sacranes, non expressément mentionnés dans le tableau du chant VIII, s'y trouveraient en fait suggérés par la référence, d'allure très militaire, faite aux Ausones et aux Sicanes [81].

Autrement dit Virgile présenterait encore une fois d'une façon rapide et allusive une conception plus précise sur une notion ethnique — cette fois celle des Sacranes. Elle aurait consisté à mettre sur le même plan trois apports ethniques, à caractère militaire, ceux des Aurunques, des Sicanes et des Sacranes — qui se seraient heurtés aux Aborigènes, premiers habitants du Latium. Certes cette explication des Sacranes reste vague — et ne permet pas d'attribuer à Virgile une doctrine précise sur le sujet, comme

79. Rappelons que le poids des conceptions varroniennes ou catoniennes ne doit pas masquer le fait que d'autres visions, différentes des leurs, ont pu exister, sur lesquelles nous n'avons que peu de prise. Nous le constatons ainsi par exemple pour l'inversion du mouvement des Sicules reflétée par Cassius Hemina (voir notre *art. cité* à n. 7).

80. V, 795-796 : *Auruncaeque manus, Rutuli ueteresque Sicani / et Sacranae acies.*

81. Voir édition Guillaume Budé, p. 211-212. J. PERRET note en particulier la singularité de l'expression *quos de collibus altis Aurunci misere patres*, qui, pour les Aurunques, fait effectivement penser à la pratique du *ver sacrum*.

celles qui sont évoquées par Servius, et font des Sacranes par exemple des Ardéates, ou leur confèrent une origine hellénique [82]. Mais là encore on constate que le poète ne suit pas les vues de Varron sur la question. Pour l'érudit de Réate, les Sacranes paraissent s'être confondus avec les Aborigènes, et être, comme eux, parvenus dans le Latium depuis la Sabine. Chez Virgile au contraire, Sacranes et Aborigènes seraient des adversaires [83].

* * *

Au total, « l'archéologie » latine de Virgile nous frappe par la rupture qu'elle introduit par rapport aux idées généralement reçues à son époque, et notamment aux vues de Varron. Cette distorsion avait été évoquée par F. DELLA CORTE, et plus précisément étudiée par M. G. BITTI et L. BRACCESI à propos de la présentation de la Sabine chez le poète [84]. Mais on ne peut pas dire qu'elle ait été toujours clairement perçue : nous citerons seulement le récent article « Varrone » de l'*Enciclopedia Virgiliana*, dû à N. HORSFALL, qui reprend l'idée d'un Virgile suivant fidèlement les indications de Varron lorsque son épopée l'amène à traiter des réalités de l'Italie ancienne [85].

Or il nous semble indispensable de réagir contre ces vues un peu trop simples. Quelle que soit l'autorité de Varron dans le domaine des antiquités, Virgile ne suit pas nécessairement sa présentation des faits. Sur les points que nous avons étudiés, il apparaît même qu'il s'en détache nettement. On pourrait sans doute multiplier les exemples de cette divergence entre les deux auteurs [86]. Qu'il nous suffise de rappeler le retournement dans un sens étrusque que fait subir Virgile à la légende troyenne, reprenant, comme l'a montré récemment G. COLONNA, des formes de la légende

82. Voir *supra*, n. 28 et 29. Les vues de Virgile sur les Sacranes ont été bien examinées par M. G. BITTI et L. BRACCESI, *Virgilio e la città della Sabina*, dans *Atti del Convegno Nazionale di Studi Virgiliani*, Turin, 1982 (1984), p. 155-164, spéc. 161-163.

83. On ne peut en théorie pas exclure que chez Virgile les Sacranes soient issus de l'*ager Reatinus*, comme chez Varron. Mais il nous paraît extrêmement dangereux de l'inférer à partir de l'idée que Virgile partagerait « il sabinismo di moda » que lui attribue N. HORSFALL, *Enciclopedia Virgiliana*, IV, 1988, *s. v. Sabini*, p. 628 : l'article de M. G. BITTI et L. BRACCESI cité à la note précédente a bien montré que Virgile se démarquait assez nettement de cette tendance sabinisante.

84. Voir F. DELLA CORTE, *La mappa dell'Eneide*, Florence, 1972, p. 237, 243, et *art. cité* à n. 42, p. 66, G. BITTI et L. BRACCESI, *art. cité* à n. 82.

85. Voir N. HORSFALL, *Enciclopedia Virgiliana*, V, 1990, *s. v. Varrone*, p. 447-450 (spéc. p. 447-450 ; mais l'auteur doit lui-même, p. 448, noter l'existence de divergences entre Virgile et Varron, citant les cas d'Ufens et Aventinus). Les parallélismes entre les deux auteurs dans la présentation des réalités italiennes avaient fait l'objet d'une dissertation de R. RITTER, *De Varrone Virgilii in narrandis urbium populorumque Italiae originibus, Diss. Phil. Hal.*, 13, 1901, p. 285-416, et ont surtout été étudiés par B. REHM, dans *Das geographische Bild des alten Italiens in Vergils Aeneid, Philologus*, Suppl., 24, 1932.

86. Il faudrait en particulier reprendre la question de la présentation de la légende troyenne chez Varron et Virgile. Mais il est malaisé de déterminer quelles étaient précisément les vues de Varron à ce sujet ; l'idée, généralement admise, que le récit de Denys sur les voyages d'Énée reflète les vues de Varron, a été en tout cas récemment critiquée par J. POUCET, *Denys d'Halicarnasse et Varron, le cas des voyages d'Énée*, *M. É. F. R. A.*, 101, 1989, p. 63-99.

qui avaient cours en Toscane [87]. Mais, comme l'a remarqué D. MUSTI, il y a un jeu des références ethniques les unes par rapport aux autres [88]. Et privilégier l'aspect étrusque revient à donner moins d'importance à l'aspect sabin. Chez Virgile, les Sabins ne sont sans doute pas dépréciés — il suffit d'évoquer leur *prisco de sanguine magnum / agmen*, conduit par l'ancêtre de la *gens Claudia*, Clausus [89]. Mais on est très loin du « pansabinisme » varronien [90], et même de l'intérêt spécifique que Caton témoignait déjà envers ce peuple : dans l'*Énéide*, les Sabins sont au nombre des ennemis d'Énée, alors que les Étrusques sont ses alliés.

Il nous paraîtrait donc extrêmement dangereux de vouloir rapporter systématiquement à l'érudit de Réate l'information de Virgile sur les antiquités, et plus encore ses prises de position sur tel ou tel problème débattu. Le poète, et par delà sa personne le cercle de Mécène qui a nourri son inspiration, l'entourage auquel il appartient d'un prince si attentif à revivifier les vieilles traditions nationales, ont certainement marqué de leur empreinte la vision du plus lointain passé de l'Italie qu'offre l'*Énéide*. Penser que tout en est resté en l'état où Varron avait codifié les choses nous semble faire bon marché de cette vie culturelle intense, et la volonté de renouvellement par rapport à l'époque précédente dont elle témoigne. Ne prendre en considération que la dette du poète à l'égard de l'érudit risque de faire négliger l'effort de renouvellement entrepris dans le cadre de la résurrection du passé national voulue par le *princeps*.

Il n'est au reste pas nécessaire de penser qu'aient alors été à proprement parler inventées des doctrines nouvelles. Dans une étude fouillée portant sur un autre représentant des cercles intellectuels liés au nouveau régime, Verrius Flaccus, A. GRANDAZZI vient de montrer combien cet érudit manifeste une tendance à rompre avec les vues de Varron, notamment en s'appuyant sur des opinions exprimées antérieurement et qui avaient été en quelque sorte offusquées par l'œuvre du Réatin [91]. Et pour Virgile et l'*Énéide*, c'est bien ce qui s'est passé avec l'utilisation d'une variante étrusque de la légende d'Énée, non varronienne et même étrangère à la tradition latine antérieure [92]. Dans ce renouveau augustéen, on a souvent privilégié des vues exprimées antérieurement, mais qui n'avaient pas été retenues par les autorités précédentes — comme Varron ou Caton.

Il y a donc sans aucun doute une distance prise par rapport à Varron. Faudrait-il alors aller plus loin, et envisager une sorte d'hostilité à l'encontre de l'érudit de la part des cercles augustéens ? Ce n'est probablement

87. Voir *Virgilio, Cortona e la leggenda etrusca di Dardano*, dans *Arch. Class.*, 32, 1982, p. 1-15.

88. Voir *Tendenze nella storiografia romana e greca su Roma arcaica, studi su Livio e Dionigi d'Alicarnasso*, Rome, 1970.

89. Voir *Aen.*, XI, 705-706.

90. La notion de « pansabinisme » a été, on le sait élaborée par J. COLLART, *Varron, grammairien latin*, Paris, 1954, p. 230.

91. Voir A. GRANDAZZI, article à paraître dans *La divination dans le monde étrusco-italique, 5 Caesarodunum*, Supplément.

92. Voir *supra*, n. 87.

pas dans ces termes qu'il convient de voir les choses. Varron n'était pas mal vu du nouveau régime. Quoi qu'on puisse penser de son changement d'attitude lors de la guerre civile entre César et Pompée, son tardif ralliement au dictacteur ne lui a valu aucune suspicion de sa part. César avait prévu de lui confier la direction de la bibliothèque qu'il projetait d'ouvrir — projet qui fut interrompu par les ides de mars [93]. Et si lors du second triumvirat, Varron a figuré sur les listes des proscrits de 43 — et n'a échappé que de peu à la mort, en se cachant alors que sa bibliothèque était pillée [94] —, cela est dû à la seule animosité d'Antoine à son égard : celui-ci s'était emparé de sa propriété de Casinum, se voyant de ce fait accusé par Cicéron d'avoir transformé en *deuersorium libidinum* ce qui était un *deuersorium studiorum* [95]. Une fois passé l'orage, Varron a reparu au grand jour, et a pu poursuivre tranquillement son œuvre. Ses *Logistorici* sont de 40, ses *Hebdomades* de 39, son *De re rustica* de 37, son *De uita populi Romani* et son *De familiis Troianis* sans doute encore plus tardifs. Cette activité multiforme ne devait prendre fin qu'en 27, avec sa mort, qui aux dires de Valère Maxime le surprit alors qu'il écrivait [96]. Et il était alors indiscutablement considéré comme le grand spécialiste en matière d'antiquités, la figure emblématique de l'érudition romaine : lorsqu'Asinius Pollion, en 38, ouvrit effectivement à Rome la première bibliothèque publique, il y plaça le buste de Varron, seul vivant à bénéficier d'un tel honneur [97].

Il n'y a donc pas à sous-estimer l'importance de Varron par rapport à toute la littérature antiquaire ultérieure. Il est indubitable que Verrius Flaccus l'a beaucoup utilisé, et que l'érudition de Virgile lui doit nombre d'informations. Mais il ne faudrait pas que la reconnaissance de cette dette fasse oublier tout le travail qui s'est fait lors de la période augustéenne elle-même, autour d'esprits plus jeunes et davantage impliqués dans les transformations de l'époque. C'est alors que, par exemple dans le cercle de Mécène, se sont élaborées des représentations qui n'étaient pas la simple reprise des opinions exprimées dans les *Antiquités* de Varron. Cela est clair pour les aspects étrusques introduits dans la légende troyenne [98]. Mais on peut penser que cela a joué également pour la vision de la préhistoire du Latium qu'offre l'*Énéide*. Le renouvellement des conceptions que nous avons cru pouvoir déceler sur ce sujet risque de procéder du même esprit. Après tout les vues personnelles de Varron, faisant venir les premiers habitants du Latium de l'extérieur, de Sabine, posant comme premiers habitants de la province les barbares Sicules, n'étaient sans doute pas les mieux adaptées pour une entreprise de restauration des vertus ancestrales du *nomen Latinum*. L'enracinement originel des Aborigènes sur le sol latin, et l'attribution au dieu des *aurea saecula Saturni* du nom même de Latins —

93. Voir Suet., *Caes.*, 44. Isid., *Et.*, VI, 51.
94. App., *B. c.*, 203, Gell., III, 10, 15.
95. Cic., *Phil.*, II, 103.
96. Val. Max., VII, 3.
97. Plin., VII, 115.
98. Voir *supra*, n. 87.

données que l'on trouve chez Virgile — étaient assurément plus en accord avec les conceptions de l'heure. Mais ce ne sont plus les idées de l'érudit de Réate [99].

99. NOTE ADDITIONNELLE : Cet article a fait l'objet d'une présentation orale à la séance des Études latines du 11 avril 1992, au moment où venait d'être connue la disparition de J. PERRET. Ces pages témoignent de l'étendue de notre dette à son égard. Qu'elles apparaissent comme un hommage reconnaissant à celui qui, pendant si longtemps, a été le maître des études virgiliennes dans notre pays.